

tout m'est aimable venant de vous, même vos reproches. Je ne sais pas pourquoi l'on parle de la curiosité des filles d'Ève ; nous aussi, nous sommes fils de cette commune mère, et nous avons eu, je vous l'assure, une bonne part dans l'héritage. Vous m'imposez une condition que je trouve bien lourde. c'est de ne jamais vous demander le motif de votre premier refus, de cette terrible lettre à la troisième personne, » qui ma rendu si malheureux. Savez-vous bien, madame, qu'il y a là de quoi faire trotter une imagination plus paisible que la mienne, et que je suis tenté d'imiter cette petite fille à qui ses parents embarrassés de ses questions, avaient ordonné de n'en plus faire et qui demanda « pourquoi » il ne fallait pas demander pourquoi ? Oui, madame, je vous avoue humblement que je me creuse la tête, depuis huit jours, pour deviner à quel mystérieux motif je dois attribuer ce changement soudain, la cérémonieuse brièveté de votre première lettre et la délicieuse cordialité qui respire dans la seconde.

J'ai beau chercher, ruminer, discourir avec moi-même ; je ne trouve aucune réponse raisonnable. Ainsi donc, madame, puisque nous sommes en train de conclure des ventes, des achats, des locations et des marchés, voulez-vous que nous transigions encore sur ce point ? Je souscrirai à toutes les autres conditions que vous m'imposez ; je ne partirai pas pour l'Afrique ; je me résignerai au rôle officiel de bienfaiteur ; mais vous me pardonnerez le mouvement de curiosité auquel je cède en ce moment ; vous qui êtes si gracieuse et si bonne, ne faites rien à demi ; ne me laissez pas consumer dans mon ignorance ; dites-moi tout ; je suis sûr que j'y trouverai une raison de vous aimer davantage, de vous remercier avec plus de ferveur encore, de me dire, avec plus d'entraînement et de bonheur, votre tout dévoué,

» CHARLES DE VARNI. »

CHARLES DE VARNI A MADAME DUNOYER.

« Avignon, 7 décembre 1846.

« Quinze grands jours, et pas un mot de vous ! Pas une ligne de réponse à la lettre où je vous remerciais de ce qui me rendait si heureux ! Que vous ai-je fait ? Vous ai-je déplu sans le vouloir ? Cette curiosité dont je n'ai pu retenir l'expression, vous a-t-elle offensée ? Vous repentez-vous déjà d'avoir laissé tomber sur mon isolement un rayon d'amitié et d'espoir ? Ah ! il fallait persister dans vos premiers refus ! Il ne fallait pas m'écrire cette page si affectueuse et si douce que j'ai relu tant de fois ! Il fallait me laisser partir, chercher, dans une vie nouvelle, la distraction et l'oubli ! L'oubli ! m'est-il possible maintenant ?

« Je ne vous connais pas, et pourtant votre image est sans cesse présente à ma pensée : j'ai si souvent forcé maître Ermel à me faire votre portrait ! Grâce à lui, votre regard et votre sourire existent pour moi comme si je vous avais vue déjà me sourire et me regarder ! Ce bien là, vous ne pouvez plus me le reprendre, car ce n'est pas vous qui me l'avez donné : pourquoi donc me l'envier ? Pourquoi vouloir que je retombe dans cette solitude d'esprit et de cœur, si dangereuse et si cruelle ?

« Ma lettre était-elle indiscrette ? Ai-je dépassé les bornes de la reconnaissance et du respect ? Sommes-nous donc soumis à cette déplorable stratégie mondaine, à cette nécessité de chicaner sur les mots et sur les syllabes, nous qui sommes affranchis de tout lien, qui ne relevons que de notre conscience et de Dieu ? S'il en est ainsi, madame, je n'ai qu'à vous demander pardon, je vous avais mal jugée ; j'avais cru que vous liriez dans la sincéri-

té de mon âme, et que vous n'auriez rien à repousser là où je n'avais rien à feindre !

« Qu'avais-je dit de si coupable ?... Oh ! c'est vrai, je m'en souviens à présent ; l'aimable nom de sœur s'était glissé sous ma plume ; c'était trop exiger, n'est-ce pas ? Une sœur est si indulgente et si tendre ! Aucune arrière-pensée ne l'arrête ou ne l'effraye, lorsqu'il s'agit d'épargner un chagrin, de détourner un péril : une sœur, c'est l'ange gardien visible, le gracieux intermédiaire entre la mère et l'épouse, tenant de l'une par la bonté et le dévouement, de l'autre par la jeunesse et le charme. Si vous aviez accepté cette place auprès de moi !... mais je le sens maintenant, rien ne justifiait cette ambition et cette espérance.

« De quel droit voulais-je vous contraindre, moi étranger et inconnu, à intervenir ainsi dans ma vie ? L'amitié s'obtient-elle de force ? Le cœur n'est-il pas libre de disposer, à son gré, de ses affections ? Oui, j'avais tort... ne me punissez pas avec trop de rigueur ; écrivez-moi seulement un mot pour me dire que vous me pardonnez ; un mot qui rompe ce silence de glace, qui rétablisse entre nous un lien, si léger qu'il soit ! Ménagez ma pauvre tête, mon imagination toujours prête à courir les grands chemins !

« Si vous l'exigez, je m'engagerai formellement à ne plus troubler votre repos ; je ne vous écrirai plus ; vous ne saurez plus si j'existe ; je redeviendrai pour vous l'inconnu d'il y a deux mois. Si, comme je le crains, c'est là votre secret désir ; si c'est pour moi le seul moyen de ne pas vous déplaire, je m'y résignerai sans murmure ; mais ce dernier sacrifice mérite une récompense : oh ! par pitié, accordez la moi en m'écrivant ces deux lignes que je réclame, ces deux lignes qui me diront si je dois de nouveau me regarder comme tout à fait seul, comme tout à fait malheureux.

« J'ai l'honneur d'être, madame, avec le respect le plus profond, votre humble et dévoué serviteur,

» CHARLES DE VARNI. »

MADAME DUNOYER AU VICOMTE CHARLES DE VARNI.

« J'envoie, monsieur, à l'adresse de maître Calixte Ermel, à Avignon, le premier tableau que je viens de terminer pour vous. Soyez assez bon, je vous prie, pour m'en accuser réception, pour ne pas me garder rancune de mon silence, et pour croire aux sentiments sincères de votre dévouée servante.

» LUDOVISE DUNOYER. »

LE VICOMTE CHARLES DE VARNI A MADAME DUNOYER.

« Avignon, le 22 décembre 1846.

« Mais, Madame, ce tableau... non, je ne me trompe pas... ce n'est pas une vue de Saint-Tropez, c'est une vue de l'Oberland ! c'est la vallée de Lauterbrunn, prise du haut des pentes escarpées de la petite Shédeck ! Oui, je reconnais, à ne pouvoir m'y méprendre, tous les détails de cet admirable paysage : la cascade, le chalet, le mince et hardi sentier circulant à travers la montée rapide dont les plis le cachent et le découvrent tour à tour comme les trolçons d'un serpent coupé... et, au bas, ce groupes de voyageurs s'acheminant précipitamment vers le chalet, pour éviter l'orage qui s'amasse et se déchire aux pointes des montagnes. rien n'y manque ; ce tableau fait partie de mes souvenirs, et, en le retrouvant sur cette toile, je me demande par quelle mystérieuse magie vous avez pris, dans mes impressions de voyage, cette page à demi effacé déjà, pour me la rendre vivante, colorée, splendide, baignée dans les humides rayons d'une soirée d'été, rajunie par la puissance de votre pinceau...